

Tilo Schabert

L'architecture du monde
Paris 2012

Éditeur : VERDIER, **304 pages**



Compte-rendu publié dans: nonfiction.fr. quotidien des livres et des idées, 13 novembre 2012

Résumé: Peut-on vraiment contempler le monde dans une ville ? À travers une démarche chronologique classique, celle du commentaire des textes, l'auteur nous entraîne dans un double parcours du monde et de l'urbanisme un peu renouvelé.



Des textes Grecs à la lecture des récits rapportés par Claude Lévi-Strauss, qui n'a pas remarqué que le vocabulaire de l'architecture traverse les écrits des anciens et les récits des peuples sans écriture dès lors qu'il s'agit de l'ordre du monde, de la construction de la cité ou

de l'édification d'une ville ? Comme si la sagesse, d'antique ou de présente mémoire, constituait une manière spécifique de concevoir l'architectonique de la ville et l'existence humaine. Mais qui n'a pas remarqué non plus que la forme des villes anciennes reflète une véritable topographie du monde, conçue dans les savoirs de l'époque, tandis que la forme des villes modernes, de la Renaissance à nos jours, ne cesse d'être, dans son architecture, comme le reflet d'elle-même, la ville se reflétant dans son architecture en niant toute référence au monde ? Cela, d'ailleurs, on le savait, et nombre de traités d'histoire de l'architecture l'ont relevé depuis longtemps.

Ce ne sont donc pas ces constats, ici pleinement et constamment répétés, qui confèrent son originalité à cet ouvrage. Pourquoi pas, il se construit à partir d'une matière largement mise au jour, et ce n'est pas là l'essentiel. Qui ne connaît déjà la fonction du méridien de la ville impériale chinoise ? Qui n'a pas expérimenté les deux axes orthogonaux de Madurai, en Inde ? Qui ne sait pas que le plan de ville suivi par Romulus, fondateur de Rome, est immédiatement visible dans l'agencement du site : le plan de la ville, c'est le monde tel qu'il est vu et su des Romains ? Bien sûr, il faut rappeler aussi, l'auteur a encore raison sur ce point, que le vocabulaire de l'architecture traverse tous les textes philosophiques qui s'inquiètent de la politique, les philosophes ne pouvant poser le problème de la politique et de la cité sans penser simultanément l'ordre d'un monde et l'organisation de l'existence humaine. Par ailleurs, nombre de philosophes se sont pris pour des poli-graphes, en référence à la polis.

Néanmoins, il aurait suffi que l'auteur se contente de répéter cela pour que cet ouvrage ressemble beaucoup à des milliers d'autres. Heureusement, il nous entraîne un peu plus loin, sollicitant notre attention à ses agencements plus qu'à sa matière. Il assortit en effet son parcours d'une thèse générale qui représente l'exact inverse symétrique des thèses auxquelles la modernité nous a habitués. Là où les modernes nous ont appris que la ville moderne avait rompu génialement avec l'ordre de la nature et du monde (cosmos grec, cosmos médiéval), afin d'asseoir la capacité humaine à devenir "comme maîtr[esse] et possesseur[e] de la nature" (Descartes), l'auteur, dans un grand élan d'écologie fondamentale, entreprend le chemin inverse. C'est parce que nous avons rompu avec le monde, parce que nous nous sommes accaparés le monde (ou l'avons arraisonné, pour dire la même chose en termes heideggériens) que nous nous sommes perdus, que nos villes sont devenues invivables. Conséquence : il s'agit pour l'auteur, d'une part, de comprendre en quoi le monde a échappé à l'homme à partir d'une certaine époque ; d'autre part, de nous encourager à percevoir à nouveau ce qu'est le monde, afin de tenter d'y revenir. Il nous engage, en quelque sorte, à réapprendre l'art de regarder et de remarquer le monde, afin de reconstruire, si possible, des villes viables.

Professeur de sciences politiques à l'université, l'auteur souligne donc à juste titre que, dans l'interprétation de l'expérience humaine de la réalité, l'idée d'architecture a depuis toujours servi à signifier la connaissance de l'ordre, c'est-à-dire du cosmos, et de la structure, en un mot, du monde. Du coup, il en vient à défendre l'idée selon laquelle il convient de traiter de l'architecture urbaine comme unité signifiante, de la ville comme monde du monde et dans le monde.

La première partie de la démarche, nous l'avons écrit, est classique.

Qu'il s'agisse de la Chine ancienne, de l'Inde ancienne, de la civilisation celto-germanique, des Khmers du Cambodge, des civilisations précolombiennes d'Amérique centrale, de l'Iran ancien, des civilisations mycénienne, scythe, hellénistique, de l'ancien Israël, de la civilisation islamique, de l'Europe médiévale : l'architecture de nombreuses villes reflète une forme récurrente, et cette forme de ville, cette ville-miroir, reflète un schéma récurrent : le mandala ou le cosmos chinois, ou le cosmos grec, En un mot, écrit l'auteur : "L'architecture des villes reflète la Ville unique, miroir de l'unique Architecture, de l'Architecture qui se répète dans l'architecture de la ville, de ville en ville, dans la forme des nombreuses formes de villes". On ne peut sans doute pas énoncer la circularité visée autrement que dans ce genre de phrase qui, comme le serpent, se replie sur elle-même. Et l'auteur d'insister constamment : "Dans l'architecture de la ville se reflète une architecture qui apparaît dans de nombreuses architectures urbaines. Dans l'architecture de la ville se reflète l'architecture du monde, reflétée dans l'architecture de nombreuses villes". Et ce phrasé reconduit indéfiniment la conclusion de l'auteur : "La ville a toujours été un reflet du monde, les architectures urbaines ont toujours reflété l'architecture du monde, le miroir de la ville reflète le monde". Encore l'auteur reconnaît-il volontiers et paradoxalement que les images du monde ne sont pas toutes identiques entre les cultures, et que dans une même culture des images du monde différentes peuvent avoir lieu. Heureusement, pour les historiens !

En ce point du débat, cependant, il est possible de lui poser une question : suffit-il de ces exemples, des propos d'Aristide de Mysie sur Rome, de ceux de l'apôtre Jean sur la nouvelle Jérusalem, de ceux de l'Abbé Suger (ou de Guillaume de Conches, voire de Hugues de Saint-Victor) sur la culture gothique confortée par la lecture des fragments alors connus du Timée de Platon, pour affirmer que la ville est toujours l'image de l'univers ou une certaine image d'une certaine conception de l'univers ? Reprenons le cas de Rome : la légende affirme que, pour savoir où fonder leur ville, Romulus et Remus accomplirent un acte cultuel et augural : ils cherchèrent un signe dans le ciel. Puis Romulus découvrit ce signe (le vol des vautours). À cet endroit, où l'axe de l'apparition céleste rencontrait la terre, Romulus creusa une fosse circulaire, marquant ainsi le centre de la ville de Rome. En un mot, Vitruve résume l'affaire

ainsi : "Où Rome est, là est le monde". En ce sens, l'auteur a raison. Mais, si la ville possède son centre, elle n'a pas encore de périphérie. Romulus fit alors le tour du Palatin avec ses compagnons, et selon un rituel étrusque, il marqua les limites de la ville future. Chacun connaît la suite. La fondation définitive de la ville se paie d'un meurtre. Ce que, de manière dommageable à son propos, l'auteur ne commente pas. C'est étrange, rapporté au fait que presque toutes les fondations de villes (depuis Caïn, puis Romulus, ...) s'opèrent ainsi, à partir d'un meurtre premier !

Pourquoi cette remarque ? Sans doute pour souligner que le rapport au monde ne suffit pas à décliner ces fondations (de mondes, de villes ou de cités). L'ordre de la nature est plus vite bouleversé que ne le croit l'auteur. S'il est donc vrai qu'au miroir du monde se reflète la ville, qui est miroir du monde, la ville rend effectivement visible le monde que contemplait son fondateur lorsqu'il en conçut le projet. La ville est bien une conception du monde ; le monde est partout, mais dans la ville seulement il existe. Et il existe d'autant plus qu'il se fait monde humain, traversé des conflits qui structurent ce dernier, bien plus que la nature. Néanmoins, admettons la démonstration. Venons-en alors au terme de la démarche. Ce sont deux considérations qui servent à l'auteur de fil conducteur. L'une renvoie à l'aube de la modernité, l'autre à son terme (si l'on peut ainsi parler de notre époque). Avec la Renaissance, montre l'auteur, l'architecture est de moins en moins le lieu de l'apparaître du monde, de son épiphanie. À l'âge moderne, les miroirs de l'architecture se brouillent. L'image reflétée est moins clairement reconnaissable, et sur ce qui se reflète dans le reflet s'étend l'obscurité. Le lecteur aura reconnu là un commentaire de Vitruve ou de Vinci. Mais il n'a pas pour autant pénétré totalement l'interprétation du propos. Car on peut lire ce dernier positivement ou négativement. Or, c'est l'interprétation négative qui gouverne la thèse de l'auteur.

Christian RUBY